

Jean Ruffet

Valmy côté prussien

Valmy, côté prussien. On savait qu'ils se nourrissaient de fruits verts au hasard des chemins et des vergers ; qu'ils se déployaient sur les champs de bataille comme on leur avait appris à le faire sur les champs de manœuvre ou à la parade. On savait un peu moins, en revanche, que manquant d'eau, malgré la pluie, dans ce pays crayeux, ils buvaient celle des mares souillées par les chevaux ; et que le retour fût épouvantable : les voitures renversées, les chevaux éventrés, les cadavres dépouillés, pillés. Mais ce que l'on ignorait surtout, absolument, parce que toute une tradition allemande — et française à sa suite — s'était appliquée à le dissimuler, c'était leur état d'esprit, leur opinion, leur point de vue sur cette guerre. Goethe, au terme de cette campagne, faisant le bilan, avait eu beau écrire : « Être chassés par des ennemis qu'on haïssait, se voir contraints de traiter avec eux, de s'accommoder avec les hommes du 10 août — tout cela était aussi dur pour l'esprit et le cœur qu'avaient été les souffrances physiques. »¹ De qui se faisait-il l'écho celui-là ? Des princes ou des soldats ?

Nous proposons ici la traduction de trois poèmes — ou chansons — anonymes². Le second de ces poèmes est l'œuvre d'un canonnier prussien. C'est Laukhard qui le dit³. Laukhard, fils d'un pasteur qui ne croyait plus guère en Dieu, étudiant lui-même en théologie, à la fois studieux et dissipé, qui pour rembourser une dette a pris du service dans l'armée prussienne, a pris part à la campagne de France alors que son cœur battait pour ceux de l'autre côté, et dont les souvenirs (peu banals puisqu'il a déserté), traduits en 1915, mériteraient d'être republiés cette année même où l'on s'apprête (pourquoi tant de hâte ?) à célébrer Valmy.

COMPLAINTE

(Que chantaient les Prussiens en
fâcheuse position devant Châlons/Marne)

Ah, nous avons fait fausse route !
Plutôt que de marcher contre la Russie
Nous avons pris la direction opposée
Afin de venir en aide aux ennemis de la France
C'est pourquoi transis de peur
Devant les Français il nous faut maintenant nous cacher !

Ah ! cher ciel, aie pitié
De notre grande détresse !
Car Châlons-sur-Marne
Sera sûrement notre mort à tous !
Plus un seul ennemi ne peut nous tourmenter
Nous sommes déjà assez battus !

Ah, nous sommes sans cesse sur le qui-vive !
Sauve-nous si c'est encore possible !
Car nous sommes très menacés
De mourir de faim : une fois encore
Donne-nous à manger à satiété
Nous sommes prêts à oublier Paris !

Ici pas un Français ne veut bien se sauver
Ce n'est pas comme à Rossbach
Où l'on put acheter la victoire
Où l'ennemi vite s'est enfui
Où les généraux de leurs maîtresses
Oublièrent et l'honneur et la gloire.

Ici ce sont vraiment d'autres guerriers
Dumouriez et Kellermann
Montesquiou, Custine : les vainqueurs
Ne se laissent pas séduire
Rien ne nous sauvera de notre perte
Hormis la fuite ou la mort.

Qui pendant la retraite nous apportera le réconfort ?
Les paysans ne le peuvent
Car pendant l'invasion
Nous avons brûlé les villages
C'est pourquoi viennent maintenant les misères
Sur nous et sur nos estomacs.

Ah, il faut bien l'avouer
Tout le mal que nous avons fait
Brûler, incendier
A chacun porter préjudice
Sans savoir
Pourquoi nous devons le faire.

Les émigrés, les Grands
Ont terriblement abusé de nous
Frères, dites : les Français
Méritent-ils tel traitement
Parce qu'avec les valets des monarques
Ils parlent des droits de l'Homme ?

Ciel, entends notre plainte
Et de nos maîtres éclaire l'entendement
Afin que nous retournions
Bientôt dans notre patrie
Car sinon tous ensemble
Nous passerons chez les Français !

Amen !

RETOUR DE CHAMPAGNE

Ah, frères, comme il en va de nous
Autour de nous c'est pitié
Comme nous sommes fatigués
Nous n'en pouvons plus de marcher
Nous sommes tous exténués
Ah, si nous étions chez nous !

Jusqu'à Coblençe sur le Rhin
Ça allait encore assez bien
Mais ce qui ici nous advient
Avec la pluie et le jour et la nuit
Et le pain qui moisit
Le Bon Dieu le sait bien !

Pour nous pas de montagne trop haute
Pas de trou trop profond dans le marais
Il nous faut passer !
Nous partons avec la faim
Et marchons et le soir et le matin
Plus maltraités que des bêtes.

Ils nous disaient : courage
La France paiera !
Faites comme il vous plaira !
Remplissez vos bourses
Baignez-vous dans le vin !
Mais ni l'un ni l'autre ne se peut.

France, noble pays
Nous te connaissons maintenant
Et te connaissant
Nous voulons nommer la vraie misère
Tous seront d'accord
Il faut que la vérité soit !

Jusqu'à Longwy et à Verdun
Ça allait encore assez bien
Mais ici avec la canonnade
Et après la *retirade*⁴
C'est alors que pour chacun
Commença la vraie misère !

Le tabac et l'eau-de-vie
Pouvaient-ils être encore plus chers ?
Nous pauvres gens
Avions de l'eau comme de la craie.
Six jours durant nous fûmes sans pain
N'est-ce pas grande misère ?

Ici on pouvait voir
Comment vont les bohémiens
Aux pieds une seule chaussure et en haillons
Le fusil jeté
Et les voitures incendiées
Ainsi nous traversions la campagne.

Le chemin était couvert de morts
De l'Empire, de la Prusse, de la Hesse
Pas un qui ne fût oublié
Ici était allongé pitoyable
Le valet avec son cheval.

Maintenant nous sommes arrivés
A Coblenz, à la caserne
Pour reprendre des forces et nous consoler
Mais nous n'avons pas de chance
Tout de suite au charbon !
On ne nous laisse pas nous reposer.

A Ehrenbreitstein⁵
Il faut être au travail
Bourrer les cartouches
Réparer l'armement
Fondre les balles dans la nuit
Que le dos nous en craque !

Chez le paysan
Nous avons logement magnifique
Pas de bois, pas de sel, pas de feu
La garniture de légumes est chère
Si Dieu ne fait pas de miracle
Nous serons tous foutus !

CHANSON À BOIRE POUR LES FRÈRES
DES FRANCS

Réjouissez-vous, frères, la raison a triomphé
Voyez, le despotisme est tombé en poussière !
Avant que la France ne nous ait transmis ses excellents principes
Selon lesquels les hommes ne sont pas les esclaves des rois
Les chaînes de la servitude nous serraient si fort.
Maintenant elles ne sont plus (bis)

Jadis, là-bas, ils étaient assis sur leurs trônes d'or
Et jouaient pour plaisanter du sceptre et de la couronne
Offraient des millions à d'avidés maîtresses
Tandis que nobles et curés lacéraient
Le dos des bourgeois et des paysans tant et tant.
Mais il n'en est plus ainsi (bis)

Car avec force et courage, fatigué de cette plaisanterie
Le Franc s'est levé pour cette action sublime
Aucun de ces nobles messieurs ne le guida
Aucun prêtre donnant sa bénédiction ne l'accompagna
Vers l'horrible Bastille il se dirigea.
Et voyez, celle-ci n'est plus (bis)

Proches ou lointains les despotes l'apprirent
Ils auraient tant voulu enchaîner la liberté !
Ils se réunirent à Pillnitz et formèrent une ligue
Ils voulaient bannir la liberté de la surface de la terre
Mais rien ne se produisit, la menace resta vaine
S'il pouvait toujours en être ainsi ! (bis)

Le chevalier de B...⁶ avec hommes et chevaux
S'avança pour renverser la liberté
Il menaça, tempêta, voulut tout engloutir
Et par ses manifestes contraindre les Français
Mais souriant, impassibles, ceux-ci se sont armés
Et ce n'était plus comme avant (bis)

C'est pourquoi vivent les Français ! Frères, buvez !
Buvez : dans ce festin sacré
A la gloire de la céleste déesse qui a libéré la France
Et nous a donné le sentiment de notre haute valeur !
Et souhaitez en silence quand votre verre sera vide
Qu'il puisse en être de même ici ! (bis)

1. *Campagne in Frankreich.*

2. *Gedichte und Lieder deutscher Jakobiner.* Préface de W. Grab, postface et notes de W. Engels, Stuttgart, 1972.

3. *Briefe eines preussischen Augenzeugen über den Feldzug des Herzogs von Braunschweig, gegen die Neufranken*, Upsala, 1795 (Lettres d'un témoin prussien sur la campagne du duc de Brunswick contre les nouveaux Francs), publiées par la Librairie Perrin en 1915 sous le titre trompeur : *Souvenirs de Laukhard. Un Allemand en France sous la Terreur.*

4. Sic.

5. Forteresse à proximité de Coblenz.

6. Le duc de Brunswick, chef de la coalition austro-prussienne.